

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph GRANJEAN

En Turquie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 298-302

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

EN TURQUIE

Il ne s'agit pas de la Macédoine, je voudrais simplement vous entretenir un instant de la matinée dramatique donnée aujourd'hui, fête de saint Jean Baptiste de la Salle, au collège français St-Joseph, dirigé par les frères des écoles chrétiennes, à Kadikeny.

Kadikeny, situé sur l'emplacement de l'ancienne Chalcédoine, en face de Constantinople, possède plusieurs maisons religieuses et divers collèges. On serait parfois tenté de dire que la Turquie est un pays de tolérance,

sinon de liberté, en voyant tant de religieux et de religieuses, tant de religions y exercer ouvertement leurs cultes. Pendant qu'en France les processions ne peuvent sortir même dans l'intérieur des murs d'enceinte, on les voit en Turquie, le jour de la Fête-Dieu, parcourir les grandes rues des cités ; des soldats turcs montent la garde sur leur parcours afin de contenir les nombreux spectateurs qu'elles attirent.

« Les rois »

« Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois ! »

Mais allons au collège St-Joseph. La matinée commence à deux heures très précises.

Le drapeau français flotte sur le bâtiment. Voici l'entrée. Nous pouvons enfin quitter la rue mal pavée et poudreuse. Porte cochère. Jardin avec une forêt de verdure : il faut bien cela pour arrêter un peu la poussière. Une statue de saint Joseph devant le collège. Sur le perron un *expoudji* (portier) en costume croate :

« Veuillez monter dans la cour ! »

Jolie cour. Des arbres, une statue de la Vierge vers le fond, sur la droite, un préau. Cet abri, ouvert seulement du côté de la cour, est, pour la circonstance, fermé en partie, au moyens de tapis suspendus. C'est la scène. Les invités, et ils sont nombreux, ont pris place. J'aperçois des hommes en chapeau et en fez rouges, des dames européennes, et, s'il vous plaît, aussi des dames turques (musulmanes). Le fait est à noter car les femmes musulmanes ne *vont pas au théâtre*. Leur costume de sortie ressemble à celui de nos religieuses, avec cette différence que la couleur de leurs robes ou manteaux est très variée. Noir, blanc, bleu, rouge, vert, gris, etc., toutes les couleurs sont portées.

Son Ex. A. Bonnetti, archevêque titulaire de Palmyre, vicaire apostolique et délégué du Saint-Siège à Constantinople, vient présider la séance. Le vénérable vieillard s'avance lentement pendant que l'harmonie, dirigé par un frère, joue l'hymne français et l'hymne Hamidie (turc).

La matinée a commencé. Suit la présentation de l'*Athénée*

St-Jean Chrysostome, société d'élèves ayant pour devise : Vertu, Labeur, (15 membres). C'est elle qui va donner : *Alaff ou l'Enfant de la Sibérie*, drame en trois actes, en vers, dont l'auteur est un frère de St-Joseph.

Le 1^e acte nous montre le comte Podowski, injustement exilé depuis 15 ans dans la froide Sibérie. Son fils Alaff, (15 ans), âme ardente et courageuse, veut sauver son père, aller à St-Pétersbourg implorer sa grâce auprès du Czar lui-même. La distance immense, les difficultés du chemin lui sont connues, mais ne l'effrayent pas. Il se met en route.

Au 2^e acte, Alaff, marchant vers St-Pétersbourg dans les glaces de la Sibérie, est reçu par un noble russe exilé, précisément le comte qui, de concert avec le grand ministre, a fait bannir Podowski. Tombé en disgrâce et exilé à son tour, il se repent d'avoir causé le malheur de Podowski. Il entoure de soins l'enfant qui s'est fait connaître. Des brigands surviennent, blessent mortellement le comte qui avoue son crime au jeune Alaff, et lui remet une lettre pour le Czar. Alaff est chrétien, il pardonne généreusement et continue son long voyage.

3^e acte. — Le Kremlin à Moscou, où se trouve en ce moment le czar. C'est là qu'arrive Alaff ; il parvient à grand'peine jusqu'au grand ministre et lui expose sa demande de voir le czar. Le ministre, complice dans l'affaire Podowski, pour s'épargner, fait jeter en prison Alaff. Mais l'enfant de la Sibérie a réussi à faire parvenir au czar la lettre de l'exilé mourant. La lettre révèle tout : la culpabilité du ministre et l'innocence du comte Podowski. Celle-ci est aussitôt proclamée, le ministre est dégradé ; pour récompenser le courage et la vertu d'Alaff, le czar nomme Podowski grand-ministre.

Voilà le sujet de la pièce. Ajoutez les développements pleins d'intérêt, des vers bien frappés et bien interprétés faisant ressortir les vertus chrétiennes ; remplissez les entractes des productions de l'orchestre, de l'harmonie, des solistes, et vous aurez une idée de la matinée dramatique

de la saint Jean-Baptiste de la Salle au collège de St-Joseph de Kadikeny.

A la sortie de la représentation, je vis un des acteurs le *Czar*, un beau grand jeune, se glisser au milieu des auditeurs dans la cour, viser un groupe de dames turques, s'adresser à l'une d'elles qui l'accueillait à distance. Le contentement, le bonheur des deux était visible, c'était le bonheur d'une mère et de son fils.

Comme je l'ai dit, les femmes turques ne vont pas au théâtre européen ; elles ne montent jamais sur la scène, en public. Elles sont gardées comme un troupeau par la police. Prenez garde, ne les fixez pas, vous pourriez recevoir une volée de coups de bâtons, assez pour en mourir. Cependant il y a pour elles des théâtres spéciaux avec loges d'où elles peuvent voir sans être vues. Dans la maison, ou harem, elles passent la journée à jaser, jouer du luth, ou danser des danses turques. Elles ont des qualités, mais bien des défauts aussi, comme toutes les autres. Fermons cette parenthèse.

Puisqu'une représentation scénique a été l'objet de ces pages rapides, les lecteurs des *Echos* voudront bien me permettre de leur dire quelques mots encore du théâtre à Constantinople.

Les beaux bâtiments n'encombrent pas la ville du Sultan. Les théâtres y sont très nombreux : il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses, mais, comme grandeur et architecture, ils ne sauraient rivaliser avec ceux de Paris ou de Berlin. Ils sont, du reste, très fréquentés.

Le principal est celui des *Petits Champs*, je crois. *L'Union française*, local de la société du même nom, la *Teutonia*, local de la société des Allemands, sont des salles où acteurs et musiciens se font très bien entendre.

Des troupes de toutes nations, après s'être fait un nom dans un théâtre de Paris ou d'ailleurs viennent cueillir les palmes à Constantinople. Un auditoire choisi, composé d'ambassadeurs, de consuls, de pachas, de magnifiques toilettes, les attend. Les troupes très célèbres, comme *Sara*

Bernhard, Coquelin-aîné sont invitées par le Sultan à donner une représentation au palais de Sa Majesté.

Ce qui caractérise le théâtre de Constantinople, c'est qu'on y joue en français, italien, allemand, russe, roumain turc, grec, etc. Toutes les personnes instruites connaissent plusieurs langues. Qui l'aurait dit ? J'utilise le peu de grec appris à St-Maurice. Le grec (vulgaire) est en effet la langue la plus parlée ici avec le français et le turc, qui ont déteint sur lui, la prononciation moderne n'en est pas belle. L'italien est bien plus harmonieux. Dans les théâtres pour le peuple, il n'y a plus que le grec et le turc qui montent sur la scène. Ces petits théâtres sont encore plus fréquentés que les autres. C'est que l'entrée n'est pas coûteuse : une piastre (22 ct.). Il s'y trouve toujours un certain nombre de vendeurs qui offrent du pain, du fromage, des fruits, de la limonade, des liqueurs de jus d'orange et de citron, du café turc, de l'eau, etc. Dans les entr'actes, aussitôt la toile baissée, ils commencent à crier, à circuler entre les auditeurs, servant à gauche, servant à droite. Le bas-peuple, ici, vit de peu. Il mange partout, sur la rue, dans une impasse, au théâtre, car partout il trouve le marchand, le cuisinier.

Il me resterait à vous parler du théâtre oriental, où l'on joue des pièces comiques, des pantomines, des danses, etc. Mais comme cette correspondance est déjà passablement longue, je vois M. le Rédacteur prendre ses ciseaux : mieux vaut ne pas écrire ce qu'il se verrait obligé de supprimer.

Constantinople, Juillet 1903.

Joseph GRANDJEAN